

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 44 (1939)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

par Jules-J. ROCHAT.

«Visions» (Jean Gitane). — «Le sang léger» (Jean Cuttat). — «Cordes d'or» (Henriette Meyrat). — «Nativité pour Jean-François» (Georges Duplain). — «Lessora et Pax, monnaie universelle» (Adam Rossel). — «De Restif à Flaubert, ou le naturalisme en marche» (Charles Beuchat). — «Histoire du peuple suisse» et «La ville et république de Berne dans l'histoire suisse» (P.-O. Bessire). — «La paroisse de Porrentruy» et «Le régiment d'Eptingue au service de France» (Mgr Folletête). — «Histoire de Moutier-Grandval» (A Rais). — «Le château de Porrentruy» et «Les troubles de 1730 à 1740» (Gustave Amweg). — «Notes claires» (Albert Schluep). — «Les rescapés de l'enfer» (Gaston-Paul Couche). — «Le fusilier Wipf» (traduction G. Duplain). — «La vie héroïque d'Oscar Bider» (traduction J. et R. Fell). — «Sous l'uniforme» (Jules-J. Rochat). — «La revue transjurane».

Les appels de trompettes, les roulements de tambour, le bruit du canon, les crépitements des mitrailleuses et les hurlements des sirènes n'ont pas fait taire les poètes. Les poètes sont même plus nombreux aujourd'hui qu'hier. Serait-ce que, perdus dans les nuées, ils ignorent complètement ce qui se passe autour d'eux ? Ne serait-ce pas plutôt qu'ils savent le service qu'ils peuvent nous rendre en ce moment et qu'ils se hâtent de chanter ? Oui, c'est cela. On ne peut croire qu'un poète, doué d'antennes, ignore ce qui l'entoure. Même s'il regarde les cieux, il demeure sur la terre. D'une extrême sensibilité, le poète perçoit ce qui ne frappe pas la majorité des hommes. Il est toujours en avance sur ses contemporains. Il distingue l'avenir. Il annonce le futur. Il a les yeux clairs du prophète. Dans la «Cité sur la Montagne», de Gonzague de Reynold, Montfort déclare : «Je suis le poète, celui qui voit plus grand que vous dans le passé, celui qui voit plus loin que vous dans l'avenir.»

Si les poètes sont nombreux aujourd'hui, s'ils ont beaucoup parlé depuis le début de la guerre, ce n'est donc pas qu'ils ne voient pas les malheurs qui nous accablent ; c'est que, sachant l'heure grave, ils ont voulu nous donner leurs conseils ; connaissant nos soucis, ils ont voulu nous offrir leurs consolations ; connaissant notre désarroi, notre incertitude, ils ont voulu nous rassurer ; voyant nos hésitations, nos errements, ils ont voulu nous

indiquer la route à suivre. Les poètes, ils ont parlé parce qu'ils savaient que nous attendions leurs paroles.

La voix de quelques-uns d'entre eux n'était pas très assurée. L'un ou l'autre message ne fut pas toujours exprimé avec l'aisance que nous aurions aimée, avec la clarté que nous aurions voulue. Néanmoins, ces poètes, nous les avons écoutés avec attention. Un premier essai doit être jugé avec beaucoup d'indulgence. Avec les années, le chant de nos poètes prendra plus d'ampleur, plus de consistance. Du moins, nous l'espérons.

C'est un premier essai que nous offre M. Jean Gitane avec «Visions»⁽¹⁾.

M. Jean Gitane naquit à Saint-Ursanne. Après avoir étudié à Porrentruy, travaillé à St-Gall, puis à Bâle, il se fixa à Berne. C'est là qu'il écrivit les poèmes qui composent «Visions». Quelques-uns des poèmes de M. Jean Gitane sont un peu flous, ne sont pas assez ramassés, concentrés, travaillés. Nous aimerions que ce jeune écrivain soit plus sévère avec lui-même, plus critique, qu'il cherche à dire avec plus de précision ce qu'il désire nous confier, qu'il dessine avec plus de relief ce qu'il désire nous faire voir.

Cependant, il y a dans «Visions» de l'émotion, de la sensibilité; il y a dans la première partie du recueil — que je préfère à la seconde, — quelques pièces intéressantes — j'ai aimé «Au gré du Vent» — quelques beaux vers. Cette description rapide n'est-elle pas jolie ?

*L'ombre pensive s'est éclairée
De silence bleu teinté d'argent...*

Vous aimerez cette image :

*Ses ailes de velours bruissaient comme un baiser
Qui n'aurait pas de lèvres où poser son message.*

Je m'en voudrais de ne pas citer encore ce vers évocateur qui se trouve dans le même poème — Harlem — que les deux précédents :

Un beau pays de rêve a passé dans ses yeux...

*

* *

C'est aussi sa première plaquette que vient de nous donner Jean Cuttat. Jean Cuttat naquit à Porrentruy en 1916. Il fit ses humanités gréco-latines au collège Saint-Charles et au collège de Saint-Maurice, puis son droit à l'université de Berne. Au cours de ses années d'études, Jean Cuttat, toujours avide d'horizons nouveaux, fit de nombreux voyages en France, en Italie, en Alle-

⁽¹⁾*La Chaux-de-Fonds, aux Editions des Nouveaux Cahiers, 1940.*

magne, en Autriche. Enfin, ce fut la mobilisation, la garde, pendant de longs mois, de nos frontières.

Dès son jeune âge, Jean Cuttat s'exerça à l'art de la rime. Il fit des centaines de vers, des milliers de vers. Il en communiquait parfois à ses amis, poètes comme lui, à Henri Voëlin, dont j'ai signalé ici même, il y a deux ans «*Cantiques d'amour*», une plaquette qui était plus qu'une promesse.

«Le sang léger»⁽¹⁾ est lui aussi plus qu'une promesse, car le sang léger, qui est celui des poètes et des fées, court dans les veines du jeune Ajoulot.

Dans sa plaquette, M. Jean Cuttat a voulu nous montrer le travail du poète, son laborieux travail de création ; il nous décrit la naissance lente du poème, du chant qui s'en ira ensuite réjouir ceux qui le liront, le comprendront.

«Le sang léger» est un poème difficile. Il demande un certain effort pour être compris. Je me garderai d'en faire un reproche à M. Jean Cuttat ; il a d'illustres prédecesseurs. Cependant, pour mon compte, je préfère la poésie claire, les vers transparents qui s'adressent à tout le monde et non seulement à un petit cercle d'initiés. On me dira que, lorsqu'il y a effort, le plaisir de comprendre n'en est que plus grand. Peut-être. Cependant, il arrive que le lecteur ne soit pas récompensé de son effort quand l'obscurité du fabricant de vers n'a rien à nous offrir, quand celui-ci n'est pas poète et que sa promesse de joie est un mensonge.

L'ésotérisme peut devenir un procédé. On cherche à écrire des poèmes obscurs pour plaire aux snobs, pour s'entendre porter aux nues par ceux qui ne les comprennent pas et qui, pour cela précisément, les trouvent admirables. On a vu cela en peinture à l'époque du cubisme. Des fabricants de tableaux passèrent pour des génies parce qu'ils avaient exécuté des toiles ahurissantes. Leurs œuvres se vendirent au poids de l'or, tandis que de grands peintres, à côté d'eux, crevaient de faim.

Il importe que le vers éveille immédiatement un écho en celui qui l'entend ou le lit. Il importe que le poète nous entraîne immédiatement dans son monde à lui, qu'il fasse vibrer notre cœur à l'unisson du sien, qu'il nous émeuve, nous captive par son chant, qu'il nous ravisse parce qu'il nous rend sensible l'insaisissable, parce qu'il réussit à formuler ce qui nous paraissait ne pouvoir être dit. Nous attendons beaucoup des poètes, qui sont des voyants, des précurseurs, et des consolateurs. Mais encore faut-il que nous puissions les comprendre. Trop de recherche,

(1) *La Chaux-de-Fonds, Aux «Editions des Nouveaux Cahiers», 1940.*

trop d'obscurité rebutent. Si, pour comprendre un poème, le lecteur doit faire un trop grand effort, il sera tenté d'abandonner le livre.

«Le sang léger» est donc un poème difficile. Mais, encore une fois, je n'en ferai pas reproche à M. Jean Cuttat. Mais je ne puis m'empêcher de regretter que le jeune Ajoulot n'abandonne pas son ésotérisme, qu'il n'écrive pas des vers plus transparents, des vers qui soient plus accessibles au grand public. Car M. Jean Cuttat est un véritable poète. Il a le sens du rythme. Ses vers chantent magnifiquement.

*Je suis comme des fleurs tombées
Dans les vergers de l'amertume,
Où, sans briller, je me consume
Pour l'âme et ses hautes flambées !*

Plus loin :

*Enfin cette chanson m'isole :
Je suis entre tes doigts, Nature,
La flûte amère et la voix dure
Que le vivant azur affole !*

Ou bien encore :

*C'est l'Etre abrupt que j'éperonne :
Il chante et rugit sous mon poids !
Avec le son de cette voix
Je suis plus puissant que personne !*

Voilà des vers concis, admirablement dessinés, travaillés, des vers harmonieux qui sont d'un vrai poète. Quand M. Jean Cuttat voudra se mouvoir un peu moins dans la pénombre, nous aurons encore plus de plaisir à le lire.

Oui, «Le sang léger» est plus qu'une promesse.

*
* *

C'est en vers aussi qu'a écrit Mlle Henriette Meyrat, de Saint-Imier. Il n'y a pas beaucoup de vraie poésie dans «Cordes d'Or»⁽¹⁾ ; mais ce recueil a d'autres qualités.

«Cordes d'Or» s'adresse aux enfants. Ses pièces de vers soulignent la beauté de la nature, le charme de nos paysages. Religieuses pour la plupart, elles cherchent à inculquer aux petits qui les apprendront par cœur la notion du bien, le respect et l'amour de Dieu. C'est un véritable recueil de morale chrétienne qu'a écrit Mlle H. Meyrat, un recueil mis à la portée des enfants.

⁽¹⁾ «Cordes d'Or». Poésies pour enfants, illustrées par Jacques Meyrat. Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger (1940).

*Dissipe l'œuvre ténébreuse
Qui m'encercla comme un filet.
Je veux une âme libre, heureuse...
Lumière de mon Dieu, parais !*

L'effort de Mlle Henriette Meyrat mérite notre sympathie. «Cordes d'Or» est illustré de très jolis dessins de Jacques Meyrat.

*

* *

Les œuvres pour les enfants ne manquent pas. Beaucoup, malheureusement, sont détestables. Car, il ne faut pas s'y tromper, écrire pour les enfants est difficile. Il faut savoir se mettre à leur portée et ne pas tomber dans la mièvrerie. Aussi dois-je louer grandement M. Georges Duplain, rédacteur à Bienne, d'avoir su éviter tous les écueils auxquels il pouvait s'achopper et d'avoir composé pour les petits — et pour les grands, — une délicieuse «Nativité pour Jean-François»⁽¹⁾.

L'action se passe dans un village de chez nous. Des bambins chantent :

*Il est né le divin Enfant
Chantez hautbois, résonnez musettes...*

Les enfants chantent cela machinalement tout d'abord. Puis, ils s'avisent tout à coup que Jésus est né «pour de bon».

«Il est né ! Pour de vrai ! C'est arrivé. Comme mon petit frère. Il est né !»

Alors, le miracle s'accomplit. Un garçonnet arrive tout esoufflé : «Il est là ! chez nous, dans l'étable...» Les enfants suivent le petit messager, entrent dans l'étable, ouvrent tout grands leurs yeux. Jésus est bien là, avec sa mère Marie, avec Joseph.

Les enfants ne sont pas entrés les mains vides dans l'étable. Comme les mages et les bergers, ils ont voulu offrir à l'Enfant un cadeau, un jouet...

« — Madame Marie et Monsieur Saint Joseph, nous sommes venus adorer l'Enfant et lui rendre hommage.

» — Et Lui apporter des cadeaux.

» — Pas grand'chose... ce que nous avons...

» — Ce que nous aimons...

» — Le travail de nos papas, de nos mamans...»

Mais la sainte Vierge et saint Joseph ne conservent pas les cadeaux des enfants. Ils les leur rendent avec une parole pour chacun.

(1) *Chez F. Roth et Cie, libraires-éditeurs, Lausanne s. d. (1940).*

« ... Merci à toi, Marinette, pour ces fruits de la terre qui ont la saveur de la Vérité. Et soyez bénis : ton père qui fait prospérer et fleurir la terre du Bon Dieu, ta mère qui en recueille et en distribue les fruits, et toi, leur rayon de soleil.

» Merci à Jacqueline pour ce parfum : rends-le à maman, et qu'il accompagne celui de ses vertus. Merci de ce chocolat, Jeannette, et des vingt centimes de Paul. Vous les avez mérités, gardez-les. Car Lui ne connaîtra ni les voluptés, ni les douceurs, ni les richesses du monde.»

Les paroles de la Sainte Vierge et de saint Joseph aux enfants sont une juste leçon qui nous est donnée.

M. Georges Duplain a su rappeler la naissance de Jésus dans la réalité vivante. Les réflexions, les remarques des bambins, sont naturelles. Les enfants ont, pour offrir leurs cadeaux au Nouveau-né, des mots d'une touchante naïveté.

Il y a, dans «La Nativité pour Jean-François», beaucoup de fraîcheur et de poésie. Je suis persuadé que cette petite pièce sera jouée souvent pour le plaisir des petits comme des grands.

*

* * *

C'est entendu, c'est à l'économie politique, au droit financier qu'appartient le livre de M. Adam Rossel, de Tramelan, «Lessora et Pax, monnaie universelle»⁽¹⁾. Si néanmoins, je cite ici cet ouvrage, c'est que son auteur est poète. L'idée de M. A. Rossel de pourvoir tous les pays du monde d'une seule monnaie est ingénue. Je ne puis discuter de sa valeur pratique ; j'en serais bien incapable. Ce que je puis affirmer, c'est que la brochure de M. Adam Rossel se lit très facilement, — comme un conte.

*

* * *

C'est dans le calme d'un petit village jurassien que je lus «De Restif à Flaubert», le dernier ouvrage de M. Charles Beuchat⁽²⁾. Quand la soirée était belle, je m'asseyais devant la maison, sur le banc vert où, pendant la journée, quelques dames venaient tricoter et bavarder ; des pommiers bien feuillus les préservaient de l'ardeur du soleil. Si la soirée était fraîche, je m'installais à l'une des petites tables du foyer du Soldat.

Le livre de M. Ch. Beuchat, je le lus sans me presser, afin de l'étudier comme il convenait et de ne rien perdre de ce qu'il pouvait m'apprendre. «De Restif à Flaubert ou le Naturalisme

(1) Imprimerie du «Progrès», à Tramelan.

(2) Paris, Edition La Bourdonnais (1939).

en marche» est un ouvrage de valeur qui fait grand honneur au Jura.

M. Charles Beuchat a décidé de consacrer au naturalisme, à cette école qui, «depuis plus de cent ans, inspire en grande partie l'art et les lettres», une étude en trois volumes. Le premier volume de la trilogie est celui qui nous occupe aujourd'hui. Les deux autres s'intituleront : «Zola et ses amis» et «Le Naturalisme contemporain».

Qu'est-ce que le naturalisme, se demande tout d'abord M. Charles Beuchat. «L'esprit du XIXe siècle débarrassé du romantisme», répond-il avec M. Martino. C'est très juste. Plus loin, M. Beuchat déclare que «le réalisme et le naturalisme ne sont qu'une seule et même chose...» Je ne suis plus d'accord avec l'écrivain jurassien. M. Beuchat oppose le roman réaliste au roman romantique et au roman idéologique. Mais un roman d'inspiration romantique peut très bien être d'écriture réaliste. Car le réalisme n'est-il pas une façon de s'exprimer ? N'est-il pas l'art de s'exprimer avec force en employant les détails qui tombent sous les sens ? N'est-ce pas une langue dont les mots sont fournis par tout ce qui nous entoure, par ce que nous voyons et entendons, par le réel que nous touchons ? Le réalisme étant cela, un romantique peut donc fort bien être réaliste.

Cette langue, — le réalisme — ne devrait être qu'un moyen : les naturalistes en ont fait un but. C'est pourquoi si tous les naturalistes sont des réalistes, tous les réalistes ne sont pas de l'école naturaliste. Huymans, qui tourna le dos au groupe de Médan, nous le prouve. Balzac également. D'autres encore.

M. Charles Beuchat a donc tort, à mon avis, de confondre réalisme et naturalisme. Sur quelques autres points encore, je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui. Mais cela n'a pas d'importance. Cela, surtout, n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage de l'écrivain jurassien, ouvrage qui vient à son heure et comble une lacune. En effet, une histoire du naturalisme faisait défaut.

Cette histoire du naturalisme, M. Charles Beuchat la fait commencer aux fabliaux. Il étudie non seulement Restif de la Bretonne — le premier des grands réalistes, — mais encore Antoine de la Salle.

M. Beuchat ne s'en tient pas uniquement aux grands noms. Il mentionne, avec raison, des écrivains de deuxième et de troisième ordres. Ces auteurs secondaires, il fait même plus que les citer. «Pour qu'ils (ses lecteurs) puissent juger, écrit-il, les naturalistes en connaissance de cause et non pas d'après les préjugés, nous leur présentons donc les événements essentiels de la vie des auteurs, puis l'analyse de leurs œuvres caractéristiques. Ainsi,

tout lecteur impartial sera capable de dire si nos conclusions méritent créance.»

L'ouvrage de M. Beuchat représente donc un travail énorme. Car l'écrivain jurassien n'a pas écrit une ligne avant d'être assuré que sa documentation était complète. Il a lu tous les ouvrages des écrivains dont il parle ; il a lu toutes les études que les critiques littéraires leur ont consacrées. Il n'a rien négligé qui pouvait l'instruire. Autant que son grand talent, la probité, la conscience de M. Charles Beuchat excitent notre admiration.

M. Ch. Beuchat s'excuse de parler avec chaleur des écrivains qu'il nous présente. Mais, dit-il, il est «difficile de consacrer quinze années de sa jeunesse à l'étude d'un mouvement sans ressentir quelque sympathie pour ses représentants». Comme nous le comprenons ! «Car impartialité, dit-il encore, ne signifie pas froideur.» C'est juste. Néanmoins, M. Beuchat, dans son enthousiasme, ne demeure pas toujours d'une rigoureuse impartialité. Il est parfois tenté d'accorder trop de mérites à quelques-uns des écrivains qu'il admire. Mais pourquoi pas, si M. Beuchat estime que ces écrivains n'ont pas la considération à laquelle ils ont droit et qu'il est de son devoir de plaider leur cause. Nous préférions de beaucoup lire un ouvrage quelque peu partial, mais qu'anime un souffle d'enthousiasme, qu'un livre où l'auteur se garde de montrer ses préférences, mais où il demeure constamment froid.

L'ouvrage de M. Charles Beuchat est chaud, vivant ; son auteur y laisse souvent parler son cœur ; il admire, se passionne. «De Restif à Flaubert», ouvrage documenté, très bien écrit, se lit avec un extrême plaisir.

Espérons que, malgré la guerre, M. Beuchat nous donnera bientôt les deux autres volets du triptyque promis.

*
* *

Les études historiques sont nombreuses. Pourrait-il en être autrement dans un coin de pays où la société la plus nombreuse, la plus populaire, la plus vivante s'efforce d'inculquer à ses membres le respect du passé et le désir de le ressusciter ? M. P.-O. Bessire, dont j'avais, dans ma dernière chronique, signalé «Les origines de la Suisse et les Communautés libres», nous a donné depuis une «Histoire du Peuple Suisse» qui a obtenu partout dans le pays un chaleureux accueil. Journaux et revues lui ont consacré les études les plus flatteuses.

Les «Histoires de la Suisse» ne manquent pas. Beaucoup sont excellentes. D'autres sentent trop l'esprit de clan. Leurs auteurs n'ont pu ou pas voulu se dégager des influences. Ils défendent une thèse

et la défendent parfois avec une véhémence qui choque. Qu'on me comprenne bien. Je n'aurai pas la bêtise de reprocher à un historien ses sympathies, si c'est malgré lui qu'elles se manifestent. Un historien est un homme qui a ses passions. S'il fait autre chose qu'énumérer des faits et donner des dates, il lui est difficile de rester tout à fait neutre.

Je comprends donc qu'un historien puisse s'enthousiasmer en narrant certains faits, s'attrister en en contant d'autres. Quand il verse une larme sur un héros malheureux, cela ne nous le rend que plus sympathique. Mais ce que je n'admet pas, c'est que l'historien, le voulant, manque d'objectivité, qu'il cherche à faire dire aux documents ce qu'ils ne disent pas, qu'il dénature les faits pour soutenir une thèse.

Des historiens-défenseurs-de-thèses, nous en avons en Suisse. Ils sont, heureusement, moins nombreux que les historiens qui essaient de juger sans parti-pris. Les bonnes «Histoires de la Suisse» ne manquent donc pas. Mais il ne nous déplaît pas d'en voir paraître de nouvelles. L'histoire, il faut la récrire de temps en temps. Les érudits ont pu exhumer des documents qui jettent un jour neuf sur la fin d'un conflit, sur les négociations qui aboutirent à un traité de paix. Ils ont pu éclaircir une énigme dont les historiens doivent tenir compte. L'«Histoire du Peuple Suisse» de P.-O. Bessire⁽¹⁾ a ce mérite d'être l'œuvre d'un historien sans parti-pris; son auteur tient aussi compte des études scientifiques les plus récentes; surtout, il a utilisé les travaux de nos confédérés alémaniques, que l'on est souvent tenté de négliger. Et puis, chaque historien a sa manière à lui d'exposer les faits, d'évoquer le passé. Un livre d'histoire n'a de valeur que s'il est le reflet d'une intelligence, d'un tempérament. C'est le cas pour l'ouvrage de M. P.-O. Bessire. Son «Histoire du Peuple Suisse» est riche en idées générales, en aperçus nouveaux. Elle porte la marque de notre époque. Ses chapitres, en effet, ne sont pas trop longs et subdivisés en de nombreux et courts paragraphes; ils facilitent ainsi la lecture aux hommes pressés d'aujourd'hui. De plus, le livre est richement illustré. M. P.-O. Bessire sait le goût que nos contemporains possèdent pour l'illustration. Il a donc voulu que, dans son histoire, l'image complétât le texte, donnât un intérêt de plus au volume. Les clichés de M. Bessire ne sont pas quelconques; ils ont été choisis avec soin; tirés de documents authentiques ou de chroniques contemporaines, ils sont tous de valeur.

(1) «*Histoire du Peuple Suisse par le texte et par l'image*», tome premier: «*Des origines au milieu du XVI^e siècle*». Porrentruy, chez l'auteur. s. d. (1940).

M. Bessire avait eu d'abord l'intention de donner en un seul volume son «Histoire du Peuple Suisse». Mais, pour cela, il aurait dû laisser de côté bien des choses intéressantes. Il se décida finalement à diviser son ouvrage en deux tomes. Le premier, qui seul a paru jusqu'à maintenant, va de la préhistoire au milieu du XVIe siècle.

M. Bessire étudie avec beaucoup de soin les origines de la Confédération. Il a la conviction que Dieu veillait sur les hommes des pays forestiers car, écrit-il dans sa préface, «l'âme suisse lui est redevable de ce don providentiel qui s'appelle l'«esprit d'association» ou de «communauté», avec toutes les vertus civiques et les qualités morales qui en dérivent : sens de la solidarité, goût de la liberté, amour passionné de l'indépendance et de l'égalité, respect de la parole donnée. L'équivalent de «Confédérés», qui est déjà lui-même un mot lourd de sens, est en allemand «Eidgenossen», c'est-à-dire les «compagnons du serment».

«La «communauté» est la cellule constitutive des cantons suisses et de la Confédération. Elle apparaît dans notre histoire nationale avec les Alémannes, les Burgondes et les Lombards. La communauté est un organisme autonome ou indépendant ; elle se régit selon ses propres coutumes...

«Au moyen âge, des communautés d'hommes libres, rurales et urbaines, sont disséminées sur tout le territoire qui devait devenir la Suisse, des Grisons au Jura, des bords du Rhin aux vallées ambroisiennes du Tessin. Elles s'agrègeront peu à peu au noyau central que forme, autour du lac des Quatre Cantons, la fédération des communautés forestières...

«Les communautés suisses sont les «constantes» de notre histoire ; ce sont elles qui créent le «climat» de notre vie nationale. On ne peut saisir le sens profond de l'histoire suisse, si l'on n'a pas une notion précise de la communauté et de l'esprit qui l'anime.»

L'ouvrage de M. P.-O. Bessire est complet. Il représente une somme de travail énorme. Son auteur ne s'en est pas tenu à l'histoire proprement dite, à la politique, à la diplomatie et à l'art militaire ; il a rappelé tout ce que les Suisses ont fait dans l'agriculture, le commerce et l'industrie ; il a parlé des coutumes et des mœurs, de l'Eglise et de l'école ; des lettres, des arts et des sciences. Il n'a donc rien négligé. Aussi, malgré sa concision, le tome premier de son «Histoire du Peuple Suisse» compte-t-il plus de 300 pages in quarto.

L'exposé de M. Bessire est clair. Il se lit avec le plus grand intérêt. L'historien jurassien possède un beau don de conteur. Il peint avec précision des caractères, la mentalité des habitants de nos régions. En quelques lignes, il campe un personnage. Bref,

son récit est vivant. Sous sa couverture grise, où flottent les drapeaux de l'ancienne Suisse, le premier tome de l'«Histoire du Peuple Suisse», composé et imprimé avec soin, fera le plus grand plaisir à celui qui en fera l'acquisition.

En cette année, nous célébrerons le 650e anniversaire de la naissance de la Confédération : l'ouvrage de M. P.-O. Bessire vient à son heure.

*

* * *

Nous devons encore à M. P.-O. Bessire une intéressante brochure sur «La Ville et République de Berne dans l'Histoire Suisse»⁽¹⁾. Dans cette étude, M. Bessire nous montre la part énorme et glorieuse prise par Berne dans la construction, le maintien de l'intégrité de notre pays ; il nous fait assister au développement de la ville que son fondateur avait voulu une place d'armes, une citadelle, un rempart ; il rappelle les luttes que dut soutenir la ville libre et impériale contre tous ceux qui la convoitaient, la jalouisaient ; il vante la sagesse politique de LL. EE. qui surent profiter, pour agrandir leur domaine, leur puissance, des rivalités qui opposaient leurs voisins, de l'antagonisme qui dressait l'une contre l'autre les maisons de Habsbourg et de Savoie.

Dans sa brochure, d'une lecture attrayante, M. P.-O. Bessire a souligné tout ce que nous devons au goût de conquête, à l'esprit militaire, à la sagesse des anciens Bernois, que l'on a pu nommer, pour leurs qualités qui étaient celles aussi du peuple des Césars, les Romains de la Suisse.

*

* * *

C'est au service militaire que mon ami Charles Biedermann me fit connaître «La Paroisse de Porrentruy»⁽²⁾, le bel ouvrage de Mgr E. Folletête, vicaire général du diocèse de Bâle. Ce livre, je le lus par petites étapes ; pendant près de deux mois, il occupa tous les loisirs que voulurent bien m'accorder mes officiers.

Ce cher Biedermann, je lui suis reconnaissant de m'avoir donné cet ouvrage qui m'apprit beaucoup de choses et me fit mieux apprécier la capitale intellectuelle de notre Jura. Mgr Folletête est un guide attrayant. Il connaît admirablement le passé de la ville où il naquit, de la paroisse dont il fut, pendant vingt ans, le pasteur.

(1) *Berne, Imprimerie Eicher et Roth, 1938.*

(2) *E. Folletête, «La Paroisse de Porrentruy et son Eglise Saint-Pierre. Notes d'histoires et d'archéologie.» Porrentruy, Imprimerie de la Bonne Presse du Jura, 1939.*

Cette paroisse, dont les origines remontent aux Xe et XIe siècles, n'eut pas que des jours heureux. Sous la Révolution et en 1836, par exemple, elle eut à soutenir maints assauts. Elle en sortit victorieuse, la foi de ses fidèles ayant même été fortifiée par l'épreuve.

Dans son ouvrage, après avoir esquissé le développement de cette paroisse, décrit ses hauts et ses bas, Mgr Folletête cite encore les hommes qui l'ont illustrée ; il s'arrête aux confréries, congrégations et sociétés qui travaillèrent au bien, à la grandeur de leur cité. Enfin, il consacre quelques belles pages à l'Eglise de Saint-Pierre, aux transformations subies par cet édifice, aux modifications apportées à son architecture. Il décrit les richesses de ce sanctuaire, il parle de ses autels, de ses fresques, de ses tableaux, de ses ornements, de ses vitraux, de ses orgues et de ses cloches.

La paroisse de Porrentruy et son église ont suscité déjà de nombreux travaux. Mais ceux-ci étaient loin d'être complets. Mgr Folletête, lui, a fait un très grand effort d'investigation, d'érudition. Depuis 1923, année où il donna, à Porrentruy, une conférence sur l'église de Saint-Pierre, il ne cessa de rassembler des documents. Son livre est bourré de renseignements précieux. On le consultera avec fruit.

L'ouvrage de Mgr Folletête, richement illustré, bien présenté, sera lu par tous ceux qui s'intéressent à notre passé.

*
* *

C'est à Mgr E. Folletête également que nous devons la réédition de l'ouvrage de Casimir Folletête, «Le Régiment de l'Evêché de Bâle au Service de France»⁽¹⁾. Ce livre, qui avait vu le jour il y a plus de cinquante ans, était devenu introuvable. Il importait de le réimprimer afin de le faire lire à notre génération.

L'ouvrage de son père, Mgr Folletête l'a complété et illustré, embelli et enrichi ; il l'a mis au goût de notre époque.

Ces pages consacrées aux Jurassiens au service de France, on ne peut les lire sans émotion. Les hauts faits d'armes de nos ancêtres, leur vie de bravoure et de dévouement nous remplissent de fierté et de reconnaissance. Oui, de reconnaissance, car c'est grâce à la belle conduite de ces soldats au service étranger sur les champs de bataille de l'Europe que notre pays pendant des siècles fut respecté, que notre armée passa pour l'une des plus valeureuses du monde. Comme tous les Suisses et Grisons au service étranger, les Jurassiens furent fidèles, courageux, simples et héroïques.

Grâce à Mgr Folletête, le régiment de l'Evêché — nous citons

(1) *Lausanne, F. Roth et Cie, libraires-éditeurs, 1939.*

un passage de la préface que le colonel Cerf a écrite pour l'ouvrage, — «va revivre, évoluer devant nos yeux et nous raconter ses hauts faits. Avec nos soldats en habits rouges, nous assisterons à la prestation du serment à Strasbourg, au baptême du feu à Corbach, qui consacre leur bravoure, et à mille autres exploits racontés en détails dans les chapitres qui suivent.

»Mais l'odyssée de nos compatriotes au service de France a aussi ses pages sombres ou douloureuses : servitude et grandeur militaires.

»Ce fut d'abord la maladie, sorte de grippe intestinale, qui décima nos soldats à Rochefort, «le cimetière du régiment», et plongea dans le deuil la population de l'Evêché. Et puis, il y eut «la crise du régiment», un chapitre peu édifiant, où nous voyons des rivalités entre officiers provoquer une scission qui faillit entraîner la dissolution du régiment.

»En revanche, quelle grandeur dans l'attitude de nos compatriotes au début de la Révolution française ! Insensibles aux promesses et aux menaces des fauteurs de désordres, stoïques, inébranlables, les soldats de l'Evêché ont gravé leurs noms dans l'histoire à côté des héroïques gardes suisses du 10 août, victimes de leur dévouement à la foi jurée: Honneur et Fidélité.»

Le service étranger ne fut pas, comme quelques-uns l'ont cru un service mercenaire. Les soldats suisses qui combattaient sur les champs de bataille de l'Europe furent toujours considérés par ceux qui les employaient comme des alliés. Et c'est grâce à eux, grâce à leur conduite, à leurs hauts faits d'armes, à leur bravoure, que notre pays jouit dans le passé et jouit encore d'une grande considération dans le monde. Comme l'a dit le major de Vallière dans «Honneur et Fidélité»: «S'il est une figure qui mérite de vivre dans le souvenir de notre peuple, c'est celle du soldat. C'est à lui que la Suisse doit son prestige et son existence.»

«Le Régiment de l'Evêché de Bâle» est, aujourd'hui tout particulièrement, le bienvenu. Il est bon, en ces heures sombres, que nous rappelions la leçon d'héroïsme, de grandeur, de fidélité à la parole donnée que les soldats au service étranger nous ont fournie.

L'ouvrage de C. Folletête, réédité par son fils, est magnifiquement présenté. Ses illustrations sont nombreuses et originales, son impression parfaite. «Le Régiment de l'Evêché de Bâle» est une belle suite de fresques, de tableaux vivants et colorés. Ce livre a sa place dans toutes nos bibliothèques.

*

* * *

M. André Rais s'est donné pour tâche d'écrire l'histoire de Moutier-Grandval. L'ouvrage comprend trois livres qui traiteront

l'histoire politique, l'histoire sociale et l'histoire de l'influence religieuse, intellectuelle et artistique de la célèbre communauté. Le premier livre se divisera lui-même en trois parties. La première, qui forme la matière du volume sorti de presse l'année dernière et qui valut à M. Rais le grade de docteur ès lettres de l'université de Fribourg, est l'histoire générale ou politique de Moutier-Grandval, de son origine à 1498⁽¹⁾. Le travail entrepris par M. A. Rais est donc vaste. Il lui demandera encore beaucoup de temps et de recherches ; mais il lui apportera sans doute aussi de multiples satisfactions.

Il doit sembler étrange au profane qu'un homme puisse consacrer des années à étudier l'évolution, les heurs et les malheurs d'un chapitre de chanoines. Mais, ainsi que le dit M. G. Castella dans la préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. A. Rais, «rien n'est plus intéressant, ni plus profitable, pour l'histoire d'un pays, que de retracer les annales d'une communauté, à la fois religieuse et politique, depuis le moyen âge jusqu'à la fin de l'ancien régime.

»Si l'on veut se faire une idée exacte, un tableau vivant des longs siècles qui se sont écoulés depuis les premiers essais de formation sociale par les Barbares, jusqu'à l'organisation de l'Europe moderne par la Révolution française, il faut suivre pas à pas la vie d'une de ces cellules que furent les villes, les abbayes ou les domaines féodaux.»

Il faut suivre pas à pas la vie d'une de ces cellules... C'est ce qu'a fait M. André Rais en écrivant l'histoire de Moutier-Grandval. Le jeune savant, après avoir évoqué la fondation, vers 640, de la célèbre abbaye, nous décrit sa transformation, autour de 1120, en un chapitre de chanoines. Moutier-Grandval eut des années glorieuses. Puis elle eut à résister aux convoitises des princes-évêques. Ceux-ci lui ravirent, l'un après l'autre, tous ses droits. Ils allèrent même un jour jusqu'à prétendre qu'en 999, Rodolphe III, roi de Bourgogne transjurane, avait fait don de l'abbaye à l'évêque Adalbéron. Pour prouver cette donation, ils firent voir des documents qu'ils prétendirent avoir découverts dans leurs archives en 1461.

Ces documents, tous les historiens qui précédèrent M. Rais, les tinrent pour authentiques. Mais M. Rais prouve dans son ouvrage que les diplômes carolingiens, «La vie de saint Germain», la bulle du pape Eugène III du 17 mai 1148, qui parlent de la donation de l'an 999, ont été falsifiés. Il prouve également que la bulle

(1) A. Rais. «*Un Chapitre de chanoines dans l'ancienne Principauté épiscopale de Bâle : Moutier-Grandval*». Tome I : «*Histoire générale ou politique. Des origines à la fin du XVe siècle (640 à 1498)*». Bienne, Editions Ch. Gassmann, 1940.

du pape Innocent II du 14 avril 1139 «qui confirma à l'évêque la ville de Bâle est un des faux les plus habilement confectionnés de la curie épiscopale».

Ces falsifications n'ont rien pour nous étonner. Les documents étaient, autrefois, fort mal traités. Les princes-évêques n'agirent pas autrement que de nombreux seigneurs de leur temps. Pardonns-leur ces tricheries en songeant qu'ils travaillèrent à l'unité du Jura. Au reste, les documents falsifiés qu'ils exhibèrent ne changèrent en rien le régime politique de l'abbaye qui, autour de 1461, avait plus ou moins perdu son indépendance. Ils ne firent, en somme, que confirmer un état de faits.

Que M. André Rais soit arrivé à découvrir les falsifications et interpolations de manuscrits dont se rendirent coupables les secrétaires des princes-évêques de Bâle, prouve assez avec quel sérieux travaille le jeune historien jurassien. M. Rais ne se contente pas d'à peu près. La lecture des ouvrages de ses devanciers, qui pouvaient s'être trompés, — et qui, en effet, se sont trompés, — ne lui suffit pas. Il veut aller aux sources. Il a consulté tous les documents qui pouvaient lui être utiles ; il les a étudiés, analysés, comparés. Dans ses recherches dans les bibliothèques et les archives, il a même découvert des documents inédits d'une extrême importance, dont il donne la photographie dans son livre.

On le voit, M. Rais n'est pas un simple compilateur. Historien au sens critique aiguisé, il ne se contente pas de rapporter des faits, de citer des documents ; ces documents, il les discute, il les fait parler, avouer leurs secrets. M. Rais sait rendre sa vie au passé.

Le livre de M. Rais ne s'adresse pas aux passionnés de l'histoire seulement, mais au grand public, à tous les Jurassiens. Il se lit facilement, car son auteur sait capter l'attention. Il se lit avec curiosité, avec plaisir, car il parle de notre passé, de ceux qui ont créé le Jura, qui lui ont donné son unité, son cœur, son âme.

L'ouvrage de M. Rais, très bien présenté, est imprimé et mis en pages avec le plus grand soin. Plus de 50 illustrations — dont une en couleurs — rendent plus attrayant encore ce volume que chacun voudra posséder.

*

* * *

Il y eut deux cents ans, l'année dernière, que Pierre Péquignat, chef des commis d'Ajoie, mourut sur l'échafaud. Cette mort fit couler beaucoup d'encre. Péquignat eut des admirateurs passionnés, comme il eut ses adversaires irréductibles. Il fut un héros, un martyr pour les uns et, pour les autres, un révolté qui eut la fin qu'il méritait. Pour ne citer que ces deux noms, Mgr L. Vautrey, dans l'*«Histoire des Evêques de Bâle»*, attaque violem-

ment les paysans d'Ajoie, tandis qu'Auguste Quiquerez, dans son «Histoire des Troubles» les exalte. L'un et l'autre manquèrent d'objectivité. C'est qu'ils vécurent tous deux dans ce XIXe siècle qui vit le Jura déchiré par des luttes politico-religieuses ardentes.

Une histoire objective des troubles de 1730 à 1740 restait à écrire. Cette histoire, M. Gustave Amweg nous l'a donnée⁽¹⁾. Le savant Jurassien, ancien président de la Société d'Emulation, rapporte les faits sans passion ; il juge sans parti-pris. Aussi arrive-t-il à des conclusions que nous ne pouvons pas ne pas accepter.

Autoritaires, les deux princes de Reinach voulaient de bonne foi le bien de leurs sujets, déclare M. G. Amweg. Une fois engagés «dans la voie des réformes qu'ils jugeaient nécessaires, ils ne voulaient plus revenir en arrière... Il est un personnage qui joua un rôle néfaste et dont les Ajoulotz n'ignoraient pas l'influence occulte : c'est le baron Frantz-Christian-Joseph de Ramschwag, l'auteur de l'ordonnance de 1726, le conseiller des princes de Reinach, homme dur et autoritaire...

»D'autre part, pour être justes, il faut dire que nos paysans ajoulotz se montrèrent entêtés, emportés et vindicatifs. Tenant à leurs anciens droits, ils ne voulaient céder sur aucun point. Leurs revendications, qui paraissent raisonnables aujourd'hui, furent jugées inadmissibles par la cour imbue des principes de l'absolutisme les plus intransigeants. Il y avait là un véritable cercle vicieux dont le dénouement était entre les mains du prince : le châtiment mérité des coupables, puis la clémence du souverain... De l'obstination des deux partis résulta la catastrophe !

»...Péquignat et les commis étaient des hommes religieux qui furent approuvés et soutenus par la grande majorité du clergé. Leurs intentions étaient pures et désintéressées et c'est pourquoi on ne peut comprendre qu'un peu de magnanimité n'ait pas fait place, dans le cœur de Jacques-Sigismond, à une telle dureté.»

*
* * *

Nous devons une autre brochure à la plume infatigable de M. Gustave Amweg, «Le Château de Porrentruy»⁽²⁾. Au moment où ce château venait d'être restauré avec soin, au moment où la vie lui était rendue, il était intéressant de rappeler son passé. Après avoir probablement servi de poste de défense romain, le château

(1) «*Les Troubles de 1730 à 1740 dans l'Evêché de Bâle*». Tirage à part du «*Bulletin pédagogique* de la société des instituteurs bernois. Nos 1 et 2 de 1939.

(2) «*Le Château de Porrentruy. Histoire et description*». Porrentruy, Le Jura S. A.

de Porrentruy abrita les baillis des seigneurs de Montbéliard, puis, de 1527 à 1792, la cour des princes-évêques. Il fut ensuite un lieu d'asile pour vieillards et orphelins avant de recevoir l'école jurassienne d'agriculture. Puis, abandonné, il demeura vide jusqu'au jour où des soldats vinrent y tenir garnison.

M. Gustave Amweg, avant d'écrire sa brochure, a cherché à se documenter le mieux possible. Il a mis à se renseigner le sérieux qu'il apporte à tout ce qu'il entreprend. Aussi, dans les pages qu'il consacre au château de Porrentruy, redresse-t-il bien des erreurs, rapporte-t-il bien des faits oubliés.

M. Gustave Amweg, chercheur infatigable, a beaucoup fait pour ressusciter notre passé, pour nous faire aimer notre petite patrie jurassienne. Aussi avons-nous pour ce grand travailleur la plus vive reconnaissance.

*
* * *

Ce n'est pas dans cette chronique littéraire que devrait être signalé «Notes claires». Mais les «Actes» ne possédant pas de chronique musicale, si je ne parle pas moi-même du recueil de chants qu'a fait paraître M. A. Schluep, aucune mention ne sera faite de cet ouvrage dans les «Actes». Cela, puis-je l'admettre ? Je vais donc dire quelques mots de «Notes claires»⁽¹⁾.

«Notes claires» — quel joli titre pour un recueil de chants — est destiné aux quatre premières années de nos écoles primaires. Son auteur, M. A. Schluep, professeur à Biel, à qui nous devons déjà «Chantons», était bien l'homme désigné pour entreprendre le travail que lui confia le département de l'instruction publique du canton de Berne. Je connais M. A. Schluep depuis longtemps. Je l'ai vu à l'œuvre. Au printemps dernier, l'occasion me fut donnée de l'approcher davantage, alors qu'il dirigeait l'orchestre des Compagnons de la Gamelle et, plus tard, alors que, comme chef d'orchestre, il collaborait au succès de «La Gloire qui chante». Je sais donc quel amour il porte à la musique. Je sais donc, quand il parle chansons, quel enthousiasme l'habite. Je sais aussi quelle vaste culture musicale est la sienne. Il n'est donc pas extraordinaire que la difficile tâche qu'il avait entreprise, M. A. Schluep l'ait menée à bien.

«Notes claires» fera la joie de nos enfants, car ceux-ci aimeront immédiatement ses chansons alertes, gaies et simples. De plus, ce recueil aidera à former l'oreille de nos bambins. Autrefois, ceux-ci étudiaient tout d'abord le solfège. C'est une erreur. Comme il

(1) Berne, Librairie de l'Etat et Lausanne-Paris, Editions Fäetisch, s. d. (1940).

parle avant de savoir lire, l'enfant doit chanter avant d'apprendre à nommer les notes. Ce qu'il faut tout d'abord, c'est former son oreille, son goût, c'est exercer sa voix, c'est cultiver sa musicalité. Grâce à «Notes claires», le bambin passera lentement de la mélodie la plus simple à l'étude du contrepoint et de la fugue, de la chanson au solfège.

Mais la chanson a un rôle plus grand encore à jouer, un rôle d'éducateur. L'enfant retient facilement les chants qu'il apprend à six, sept, huit ou neuf ans ; ces chants, il ne les oubliera plus. L'homme les chantera encore quand il aura atteint l'âge mûr, il les fredonnera quand il aura des cheveux blancs. Or, ces chants qui rythmeront la vie de l'enfant et de l'homme, qui marqueront sa sensibilité, son esprit, ces chants, il importe qu'ils soient choisis avec soin. C'est le cas pour ceux qui sont réunis sous le titre de «Notes claires».

Les chansons groupées par M. Schluep sont très variées. Elles traduisent toutes les émotions que l'enfant éprouve devant le spectacle de la vie. Elles lui parlent de tout ce qui peut l'intéresser, de tout ce qui peut développer sa sensibilité, toucher son cœur, éveiller son intelligence. Mais elles ne lui parlent pas de tout cela d'une manière quelconque. Vous souvenez-vous de certains chants que l'on vous fit apprendre autrefois à l'école ? Leur affreuse banalité dut vous révolter, leur bêtise, leurs paroles d'une lamentable niaiserie, durent vous exaspérer. Ces chants-là ont été bannis de «Notes claires».

Les chansons recueillies par M. A. Schluep sont toutes intéressantes, jolies, agréables aussi bien par leur musique que par leurs paroles. Les enfants pourront revêtir leurs émotions de vêtements ravissants.

M. Schluep, dans «Notes claires», a largement tenu compte du passé. Il a voulu conserver dans son recueil les belles chansons que nos parents et nos maîtres nous firent apprendre dans notre enfance et que nous fredonnons aujourd'hui encore très souvent ; il a fait une grande place à la chanson populaire dont quelques mélodies ont été rajeunies par les harmonisations de MM. Vuataz et Piantoni.

Mais M. A. Schluep a surtout voulu que son recueil soit un reflet de notre époque. Il a voulu que nos enfants trouvent dans «Notes claires» des chansons qui interprètent notre sensibilité. Ces chansons nouvelles, M. Schluep les a choisies avec un soin tout particulier.

Tous nos bons compositeurs romands sont représentés dans «Notes claires». On y trouve les meilleures chansons du chanoine Joseph Bovet, de Doret, de Jaques-Dalcroze, de Carlo Boller, de L. Haemmerli, de Lauber, de Pantillon. Dans le Jura, M. Schluep

s'est adressé à Paul Miche, au chanoine L. Broquet, à P. Montavon, A. Béguelin, Juillerat, Neuenschwander, qui lui ont fourni des morceaux ravissants. Quelques pièces de M. Schluep lui-même sont exquises.

La plupart des chansons de «Notes claires» n'ont qu'une voix. C'est très bien. Une seule ligne chantante permet mieux de développer l'oreille et le goût de l'enfant. Quand une pièce a deux voix, la seconde est une nouvelle mélodie qui renforce la première, lui donne un charme et une valeur nouveaux. Parfois, cette seconde voix est confiée à la flûte douce ou au violon. Quelquefois aussi, pour les élèves les plus avancés, cette deuxième voix est en paroles.

On le voit, «Notes claires» est d'une extrême variété. Ce recueil va procurer à nos petits Jurassien des heures lumineuses. Aux petits Jurassiens seulement ? Non ! Nous sommes persuadés que «Notes claires» se répandra dans toute la Suisse romande. Et ce ne sont pas les enfants seulement qui ouvriront ce recueil avec joie. Les exquises chansons groupées par M. Albert Schluep enchanteront les grandes personnes autant que les bambins. Elles leur aideront souvent à oublier les heures tristes que nous vivons.

*
* * *

Quand il écrivit «Les Rescapés de l'Enfer»⁽¹⁾, M. Gaston-Paul Couche, un Français établi à Courfaivre depuis très longtemps, voyait le ciel se couvrir de gros nuages noirs. Cependant, il espérait qu'une nouvelle guerre pourrait être évitée. C'est pour aider à l'écartier qu'il donna son livre ; c'est pour aider à l'écartier qu'il rappela, dans «Les Rescapés de l'Enfer», ses souvenirs de l'autre guerre.

Mobilisé en août 1914, M. G.-P. Couche fit toute la guerre. Pendant quatre ans, il affronta la mort, pendant quatre ans, il vécut dans les tranchées, dans la boue et le sang, pendant quatre ans, il vécut dans cet enfer où périrent la plupart de ses camarades de régiment et qui le laissa, lui, malade, déprimé, brisé.

Pendant toute la campagne, M. G.-P. Couche tint son journal. Il nota au jour le jour tout ce qui lui advint, tout ce qu'il vit, entendit, ressentit.

C'est de ce journal d'un combattant qu'il a tiré «Les Rescapés de l'Enfer». Ecrit avec simplicité dans une langue sans recherches, l'ouvrage de M. G.-P. Couche est profondément émouvant.

Nous souhaitons grand succès au livre de M. Gaston-Paul Couche. Le récit des souffrances de l'ancien combattant, la des-

(1) Paris. *Les Livres Nouveaux*, 1938.

cription de l'enfer dans lequel il vécut des jours épouvantables peuvent faire naître dans le cœur des hommes qui le liront le désir de rendre impossible le retour de telles horreurs.

*

* * *

La guerre, la mobilisation de notre armée ont donné aux récits militaires une vogue nouvelle. On comprend donc que M. Georges Duplain ait songé à mettre en français l'histoire si amusante, si vivante, si vraie, de M. Robert Faesi: «Fusilier Wipf»⁽¹⁾. M. G. Duplain a su donner à sa traduction toute la saveur du texte allemand. Aussi «Le Fusilier Wipf» — joliment illustré — se lit-il en français, avec beaucoup de plaisir.

*

* * *

On ne lira pas avec moins d'intérêt l'ouvrage d'Otto Walter, traduit par R. et J. Fell, «La vie héroïque d'Oscar Bider»⁽²⁾. Dans son ouvrage, M. O. Walter, qui connut tous nos premiers aviateurs, évoque les débuts des Réal et des Cuendet, des Parmelin et des Lugrin, des Burri et des Audemars, des Durafour et des Comte. Ces hommes, qui osèrent prendre l'air et même faire de l'acrobatie sur d'incroyables coucous, sont loin d'être oubliés. Mais il était bon de rappeler leurs exploits et de donner sur eux des détails précieux. M. O. Walter nous parle surtout d'Oscar Bider, ce jeune homme audacieux et prudent en même temps, ce pilote qui accomplit des raids merveilleux, qui franchit les Pyrénées, puis les Alpes. O. Bider fut, après le survol de nos glaciers, l'«idole du pays tout entier».

Dans leur adaptation, R. et J. Fell ont su rendre toute la fougue de l'écrivain suisse allemand, toute la vigueur de son style. O. Walter possède un dynamisme, une vie extraordinaires. Son récit passionnant sera bientôt dans toutes les mains.

*

* * *

Le souci que j'ai d'être complet m'oblige à mentionner ici le livre : «Sous l'uniforme»⁽³⁾, où j'ai recueilli quelques-uns des cro-

(1) Robert Faesi, «Fusilier Wipf». Traduction Georges Duplain. Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger, s. d. (1939).

(2) Otto Walter, «La vie héroïque d'Oscar Bider. Les premiers aviateurs suisses». Adapté par R. et J. Fell. Neuchâtel, Editions de la Baconnière, s. d. (1940).

(3) Jules-J. Rochat. «Sous l'Uniforme. Jeunes et vieux aux frontières». Bienne, Les Editions du Chandelier, 1940.

quis militaires que j'écrivis au cours de la mobilisation. Mais si je cite le bouquin, je ne le juge pas ; ce soin, je le laisse à mes lecteurs.

*
* *

«La Revue Transjurane»⁽¹⁾, que dirige avec compétence mon ami Roland Staehli, — l'excellent coryphée de «La Gloire qui chante» — a paru encore en janvier 1940. Ses derniers numéros furent aussi intéressants que les premiers puisqu'ils nous fournirent des proses ou des vers de Gonzague de Reynold, de J.-R. Fiechter, d'Emmanuel Buenzod, de Charles Beuchat, de Lucien Marsaux, de Roland Staehli, de Jean Cuttat, pour ne citer que ces quelques noms.

Cette revue, si variée et si vivante, cette revue d'une si belle tenue littéraire, attend la fin de la guerre pour reparaître.

La fin de la guerre... Quand sera-ce ?

Jules-J. ROCHAT.

(1) «La Revue Transjurane» paraît à Tramelan.

